



3 CUPULES SUR PLANCHETTE

Image décodée



Enluminure du manuscrit 616, située au chapitre III, "De l'instruction du veneur".

La notion de naufrage a été introduite dans la littérature moderne par Mallarmé et Rimbaud. Cependant, cette notion est déjà présente dans les poèmes épiques tels que « Ulysse » ou « l'Ancien Testament ». C'est un thème récurrent, pourquoi?

Dans la psychanalyse moderne, le naufrage est un état psychotique dont les origines sont multiples.

Historiquement, les répressions religieuses provoquent des psychoses collectives comme sous l'Inquisition par exemple. Ces faits barbares provoquent des blessures symboliques. On les constate également durant les guerres mondiales -Bruno Bettelheim a développé ce sujet dans « Les blessures symboliques »- ou lors des attaques terroristes.

Comment résoudre cet état psychotique? Il faut réaliser une « passe au réel ». Cette « passe au réel » possède un caractère suffisant car elle permet de « naufrager le naufrage » - sic Professeur Bousseyroux. Cela ne signifie pas: se mettre hors du naufrage mais au contraire de « passer au réel » ce naufrage: symboliser le naufrage lui même. Ainsi au terme de l'analyse (des soins psychiatriques), le malade psychotique encode sa psychose (ce n'est pas pour autant qu'il n'est plus malade). L'artiste code, réécrit, jalonne de symbolisme ce naufrage...

Un exemple contemporain: Stan Lee, inventeur du concept de « super héros ». En tant que juif, les blessures symboliques subies par ses compatriotes durant la deuxième Guerre Mondiale lui donnaient alors une vision du monde qu'il

resymbolisait à l'aide d' êtres maléfiques et de super héros dans ses bandes dessinées. Ne percevant plus le monde « normalement », Stan Lee « naufrage »; ses super héros « naufragent son naufrage ». Un autre exemple en rapport avec notre ouvrage: le naufrage dans la vallée d'Ossau parmi les Ostralois, la mission Stargate est le « naufrage du naufrage ». Message aux personnes en situation de survie: réaliser une « passe au réel » afin d'effectuer le naufrage de votre naufrage.

C'est un don de l'artiste aux psychanalystes car ceux ci peuvent réutiliser cette symbolique pour leurs patients déstructurés par des blessures symboliques. C'est la fonction même et l'action inhérente de l'œuvre d'art.

Dans l'histoire, des codes symboliques resymbolisent des collectivités. Détruire les artistes ou les artefacts en revient à réussir le terrorisme. D'ailleurs, une société qui détruit ses artistes se fait sombrer d'elle même! C'est pour cette raison qu'il fallut absolument conserver la source des codes symbolisant contenus dans les artefacts.

Au XIII ou XIV ème siècle, il fallait un moyen de « passer au réel » avec des outils évidents, universels, indestructibles, discrets.... c'est la force de la cheminée Ossaloise qui ne nécessite que de vulgaires morceaux de bois quels qu'ils soient, le feu étant lui même indestructible et jamais prohibé.. C'est un Art primitif à coup sûr!

Dès que le feu est réalisé avec cet artefact, la « passe au réel » resymbolise, permet de lutter et de résister dans l'espoir. L'artefact permet une « passe au réel » dans un état de psychose. La « passe au réel » ne génère jamais la barbarie. Cela donne une direction au collectif dans un contexte de survie déshumanisant. Il ne faut pas perdre de vue cela, car bien souvent, les gens ne savent plus quoi faire: c'est déjà une blessure symbolique.

La cheminée Ossaloise permet de renouer avec les symboles originels qui remontent à l'aube de l'humanité, de renouer avec la Nature, les Pyrénées et surtout le symbole du baptême par le feu du Catharisme: le « consolament » .

Cette restructuration donne une direction diamétralement opposée à la déstructuration provoquée par la barbarie déshumanisante de l'Inquisition au XIII ème siècle. Les Cathares avaient, avec cet artefact, un moyen simple mais puissant de resymboliser, en vivant, en expérimentant une « passe au réel ». Ce cheminement là même permet de se placer face à la psychose afin de l'identifier avec justesse car possédant un référentiel d'exactitude d'écriture. Les Cathares savaient dorénavant identifier la psychose collective. Il n'y avait pas de délire ou de « magie » car il y avait une réelle production de feu. En faisant vivre à ces populations une psychose collective, il était donc facile pour l'autorité religieuse d'invoquer l'orientation de ces populations vers des croyances futiles et répréhensibles. C'est la « prophétie auto réalisatrice ». L'artefact donnait justement les moyens aux Cathares d'ajuster leurs repères symboliques et ainsi les moyens de choisir (hérétique veut dire celui qui a choisi), de

ne pas tomber dans ce piège. Ce piège consistait à l'époque d'utiliser la psychose comme moyen de déstabiliser les gens. De ce fait, il était naturel que ces populations se tournent vers des croyances ou de la sorcellerie... Ils passaient donc comme des fous, des gens qui avaient perdu la raison.. etc... L'autorité religieuse pouvait de cette façon reprocher aux gens d'être déstructurés alors que cette même autorité n'était ni plus ni moins que l'artisan de cette déstructuration...

L'artefact de la cheminée Ossaloise met un terme aux effets pervers de cette désymbolisation pernicieuse collective en apportant justement un moyen simple de renouer avec des référents naturels et ancestraux par l'intermédiaire d'une « passe au réel ». Celle-ci induisait le « naufrage du naufrage ». C'est la force de cet artefact.

Gaston Phœbus voulait rester indépendant et autonome face au Roi ou autorités religieuses . De ce fait, il s'était efforcé de préserver son pays de la guerre incessante entre rois de France et d'Angleterre. En renforçant l'équilibre psychique de ses populations, il rendait ses « sujets » robustes face au contexte archaïque de cette période trouble qu'est la Guerre de Cent Ans. Il est très connu qu'une guerre ne se gagne pas uniquement avec une armée mais surtout avec le soutien de sa population! Son « Livre de la chasse » fait référence directe à son école de valets limiers. C'est ainsi qu'on peut trouver chez Gaston de Foix un sens très moderne d'une stratégie passant par l'éducation par exemple. La conservation des artefacts comme celui de la cheminée Ossaloise dans son Livre de la chasse montre à quel point il était conscient de l'importance de la symbolisation. Ses ancêtres parfaits ayant fait les frais de la répression tragique au XIII^{ème} siècle, il était en outre particulièrement sensible à l'utilisation des codes secrets, permettant la pérennité de ces connaissances. L'intelligence de ce Monarque allait bien plus loin que celle du chasseur émérite Pyrénéen!

Généralités sur le Livre de la chasse

Le Livre de chasse fut rédigé, ou plus exactement dicté à un copiste, de 1387 à 1389 par Gaston Phœbus, comte de Foix. Cet homme à la personnalité complexe et à la vie mouvementée, que l'historien Jean Froissart évoque dans ses célèbres Chroniques était, comme tous les seigneurs du Moyen Âge, un grand chasseur et un grand amateur d'ouvrages de vénerie et de fauconnerie.

L'ouvrage qu'il composa avec beaucoup de soin à l'âge de cinquante-sept ans fut, jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle, le bréviaire de tous les adeptes de l'art de la chasse ou art cynégétique. En effet, rares sont les ouvrages destinés à l'enseignement qui bénéficient d'une richesse d'illustration comparable à celle des Bibles. Le succès de cet ouvrage fut amplifié par les débuts de l'imprimerie, et au XVIII^{ème} siècle, le naturaliste Buffon l'utilisait encore.

Le texte est écrit dans un excellent français ponctué de quelques caractères normands-picards, alors que la langue maternelle du comte de Foix était la langue d'oc, parlée à la fin du XIV^e siècle dans le comté de Foix.

Il se compose d'un prologue et d'un épilogue encadrant sept chapitres dont les deux premiers, "De la nature des bêtes" et "De la nature des chiens", sont un embryon d'histoire naturelle descriptive.

Ce traité personnel et original se veut une entreprise de Salut qui trouve en elle-même sa propre justification. En effet, dans le monde médiéval, la religion est omniprésente et, avec elle, l'idée du péché et la menace de la damnation. Le Livre de chasse n'échappe pas à cette règle. Pour Gaston Phœbus, la chasse est un exercice rédempteur fondé sur un double postulat : "l'imagination est seigneur et maître de toutes œuvres bonnes et mauvaises" et "l'oisiveté est le fondement de toutes mauvaises imaginations". Aussi le chasseur, s'il remplit parfaitement son office, toujours en action, s'en ira tout droit au Paradis. Mais auparavant, renforcé par l'exercice de la chasse, il aura mieux vécu et vécu plus longtemps.

L'aspect de la chasse dissimule une symbolique plus spirituelle, religieuse Cathare.

Gaston III, comte de Foix, dit Gaston Phœbus, est né en 1331 d'Aliénor de Comminges et de Gaston II de Foix.

Dès l'âge de douze ans, il se retrouva à la tête d'un héritage tout aussi complexe que prestigieux, le comté de Foix, qu'il réussit à maintenir à l'écart des grands conflits de son temps malgré les batailles auxquelles il prit part : il combattit à plusieurs reprises le comte d'Armagnac, son adversaire héréditaire, s'engagea en Prusse dans les rangs des Teutons pour combattre les infidèles (1356) et participa à la répression contre les "Jacques" de Paris (1358).

Après un exil de trois ans, c'est à son retour à Orthez et en son château de Moncade, que Gaston Phœbus commença à dicter son fameux Livre de Chasse.

Quarante-quatre copies manuscrites du Livre de chasse sont actuellement connues. La grande majorité date du XV^e siècle et quelques-unes du début du XVI^e siècle. La Bibliothèque nationale de France en détient deux, intitulés Manuscrit français 616 et Manuscrit français 619.

L'analyse qui nous intéresse dans cet annexe correspond à une image bien précise. C'est une enluminure du manuscrit 616, située au chapitre III, "De l'instruction du veneur".

L'enluminure est une pratique typiquement médiévale, répandue dans tous les pays d'Europe occidentale, consistant à décorer manuellement, par la peinture ou le dessin, un livre manuscrit. Débutant dans l'Antiquité tardive (III^e-V^e siècle) avec des

techniques rudimentaires, elle s'est achevée quelques temps après l'invention de l'imprimerie.

À partir du XIII^e siècle, les universités nouvellement créées remplacèrent les monastères dans la diffusion de l'instruction. On eut donc besoin de livres pour apprendre autre chose que la religion. C'est la grande époque des manuels, ouvrages universitaires ou traités pratiques : traités de médecine, d'astronomie, d'astrologie, de musique, de chasse, d'art militaire. Les dictionnaires et les sommes, encyclopédies à thème, se développent. Les textes des auteurs grecs et latins de l'Antiquité connaissent un grand succès, de même que les récits historiques et les chroniques. Les ouvrages rédigés non plus en latin mais en langue "vulgaire" – ce que nous appelons aujourd'hui du "vieux français" – se multiplient, notamment dans les livres destinés à se distraire : chansons de geste, romans de chevalerie et poèmes épiques.

L'enluminure gothique (XIII^e-XV^e siècles)

C'est la grande époque de l'enluminure : les manuscrits enluminés deviennent de véritables objets de luxe, comme les Très Riches Heures du Duc de Berry, du fait de la richesse, de la diversité et de l'abondance de leurs illustrations. Tous les types d'ouvrages sont concernés y compris les bibles : les "Bibles moralisées" sont tellement illustrées qu'elles ressemblent à des bandes dessinées.

L'art du vitrail inspire aux enlumineurs la composition en médaillon. Les "marges à drôleries" apparaissent : des animaux étranges et des personnages aux postures étonnantes sont dessinés dans les marges. Leur présence n'a apparemment en général aucun rapport avec le texte. À la fin du Moyen Âge, les premiers livres imprimés sont encore décorés à la main. Puis, face à la nécessité d'augmenter la production, l'illustration des livres devient gravure tandis que l'enluminure, détachée du support du texte, perd sa raison d'être. Elle se transforme en un art autonome : la peinture de chevalet.

Citations de Gaston Phœbus extraits du Livre de la chasse.

1.

« Au nom et en tout honneur de Dieu le créateur et seigneur de toutes choses et de son fils béni Jésus-Christ, et du Saint-Esprit, et de toute la sainte Trinité, et de la vierge Marie, et de tous les saints et saintes qui sont en la grâce de Dieu, je, Gaston, par la grâce de Dieu, surnommé Fébus, comte de Foix, seigneur de Béarn, qui tout mon temps me suis délecté spécialement de trois choses : les armes, l'amour et la chasse. Et comme pour les deux premières, il y a eu de bien meilleurs maîtres que

moi, car de bien meilleurs chevaliers ont été que je ne suis, et bien des gens ont eu de plus belles aventures d'amour que je n'en eus, ce serait pour moi sottise d'en parler. Je néglige donc ces deux offices d'armes et d'amours, car ceux qui les voudront suivre comme il faut y apprendront mieux de fait que je ne le pourrais dire en paroles ; et c'est pourquoi je m'en tairai. C'est du troisième office, dont je doute d'avoir eu nul maître, si vaniteux que cela semble, que je voudrais parler, c'est-à-dire de la chasse, et je traiterai par chapitres de toutes les espèces de bêtes que l'on chasse communément, de leurs manières et de leur vie ; car il en est qui chassent les lions, les léopards, les chevaux et les bœufs sauvages, mais de cela je ne veux point parler, car peu les chasse-t-on. Mais des autres bêtes que l'on chasse communément et que les chiens chassent volontiers, j'ai l'intention de parler, pour instruire beaucoup de gens qui veulent chasser et ne le savent faire, quand ils en ont par aventure la volonté ».[...]

Sans entrer dans des détails d'analyse de ce triptyque, on peut considérer Dieu représenté par « les armes »: Dieu apportant le champ conceptuel de structuration suprême, de pacification panthéiste. Ce qu'il appelle « amour » comme l'amour au sens religieux et spirituel tant défendu par les Cathares est représenté par Jésus Christ, le placement exact d'une symbolique à l'opposée de la barbarie. La chasse aux fauves faisant référence à l'abandon de l'être charnel imparfait, bestial. Les Cathares avaient une idée très précise sur la condition du corps charnel dont il fallait à tout prix prendre la distance afin de s'élever au spirituel: le feu. Les termes qu'il utilise sont utilisables dans leur sens commun mais aussi dans leur sens spirituel évidemment.

2.

« Ce présent livre fut commencé le premier jour de mai, l'an de grâce de l'Incarnation de notre seigneur que l'on comptait mille trois cent quatre-vingts et sept ; et ce livre ai commencé à cette fin que je veux que chacun sache, qui ce livre lira ou orra, que de chasse, je l'ose bien dire, il peut venir beaucoup de bien. Premièrement, on échappe à tous les sept péchés mortels ; secondement, on chevauche avec plus d'agrément, de hardiesse et d'aisance et l'on connaît mieux tous pays et tous passages ; bref, toutes bonnes coutumes et bonnes mœurs viennent de là, avec le salut de l'âme, car qui fuit les sept péchés mortels, selon notre foi, doit être sauvé. Donc le bon veneur sera sauvé, et dans ce monde il aura assez de joie, de liesse et de plaisir; mais qu'il se garde de deux choses : l'une qu'il ne perde la connaissance ni le service de Dieu de qui tout bien vient, pour la chasse ; l'autre qu'il ne perde le service de son maître ou néglige certains de ses propres intérêts qui peuvent avoir plus d'importance ».[...]

Il est évident dans les mots « péchés mortels » « être sauvé » « notre foi » « service de Dieu » entre autres que ces écrits ont une résonance mystique et spirituelle.

3.

« Ainsi dis-je que tout le temps du veneur est sans oisiveté et sans mauvaises imaginations et pensées. Et puisqu'il est sans oisiveté et sans imagination, il est sans mauvaises œuvres de péché. Car, comme j'ai dit, oisiveté est fondement de tous mauvais vices et péchés, et le veneur ne peut être oisif, s'il veut bien remplir son office, ni avoir non plus d'autres imaginations ; car il a assez à faire à imaginer et penser à faire son office qui n'est pas petite charge, s'il le veut faire bien et diligemment, surtout s'il est de ceux qui aiment bien les chiens et leur office. Je dis donc que, puisque le veneur n'est jamais oisif, il ne peut avoir mauvaises imaginations, et s'il n'a mauvaises imaginations, il ne peut faire mauvaises œuvres, car l'imagination va devant ; et s'il ne fait mauvaises œuvres, il faut qu'il s'en aille tout droit en Paradis. Par beaucoup d'autres raisons qui seraient bien longues, j'en ferais la preuve, mais celles-là me suffisent, car toute personne raisonnable sait bien que je suis dans la vérité ».[...]

On voit clairement que Gaston Fébus enseigne à ses veneurs un placement symbolique exacte leur apportant un équilibre psychique et spirituel car ces enseignements sont à l'écho de l'enseignement de la parole du Christ. Les chiens sont l'image de ces gens désymbolisés qu'il faut à tout prix diriger convenablement.

Faisant un lien avec notre analyse sur les référentiels de symbolisation - obstacle à une désymbolisation pernicieuse-; chez les Cathares: la règle fait obligation au Parfait, comme à la Parfaite, de travailler et de vivre de son labeur, en vertu du précepte de saint Paul : «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus». Cette notion de travail dont parle Paul s'applique aussi à sa version profane, il a aussi un sens symbolique comme le Christ en faisait souvent usage dans ses paraboles. Le travail est une action de symbolisation en elle même. On comprend pourquoi Paul dit que celui qui ne se rend pas capable de symboliser ne se retrouve pas en mesure de jouir de cette symbolisation. Il est logique d'affirmer qu'il soit d'origine noble ne change rien à cette obligation. Les Parfaits exercent donc tous les métiers possibles : ils sont cordonniers, chapeliers, peaussiers, tailleurs, bourreliers, charpentiers, colporteurs, ouvriers agricoles saisonniers, etc. et, très souvent, tisserands, par référence à saint Paul encore, qui était fabricant de tentes. On connaît aussi, en Languedoc, des Parfaits médecins, suffisamment renommés pour que la noblesse croyante se soit attaché leurs services. Les femmes sont fileuses, pratiquent le tissage, et surtout la couture, fabriquant des vêtements féminins, voiles, chemises, gants.

En analysant une image il est toujours possible d'en dire plus que ce qu'elle montre. Ainsi, au lieu de décrire ce qui est vu, est-il souvent fait appel à ce qui est su par avance et connu par ailleurs.

A l'époque médiévale, l'interprétation est de règle. Le copiste est un premier interprète du texte; l'enlumineur y ajoute sa voix; la glose surajoute l'interprétation des lecteurs et copistes successifs; la rhétorique organise le jeu des interprétations.

L'interprétation de l'image n'apparaît dès lors, ni facultative ni superflue. L'image se propose tel un livre ouvert que l'on fait parler. L'interprétation répond à la nécessité de décrypter des signes qu'il s'agisse d'éléments plastiques ou de mots, dans le but de les commenter.

Le travail d'interprétation que nous faisons sur cette image est bel et bien prévu à l'origine de la production de l'image en question. Ce n'est pas du tout « tiré par les cheveux »!

Le Livre de chasse manifeste cet appel au commentaire dans sa fabrication même. Le manuscrit initial rédigé par Gaston Phœbus a été illustré à plusieurs reprises avant de l'être à nouveau dans la version présente. À chaque fois, des nuances, des techniques, des couleurs comme autant d'interprétations du texte, mais aussi des omissions ou des ajouts ont transformé ces différentes versions en commentaire de l'œuvre, plutôt qu'en une fidèle reproduction. Celui qui regarde aujourd'hui cette image participe à son tour à ce travail de commentaire. Il ouvre le Livre de chasse à une page et sur une illustration qu'il fait parler, à la manière d'un livre ouvert. Cela justifie toute démarche d'analyse même moderne parce qu'on est dans le domaine du spirituel qui est universel. Gaston Phœbus présente dans son livre trois niveaux de lecture en fonction du rang de connaissances spirituelles du lecteur, le livre apparaît à des niveaux croissants: ce qui est dit, ce que ça représente et la valeur symbolique... C'est ce que l'annexe ici présent tente d'exposer.

4.

« Je veux maintenant, puisque cet enfant a été bon page et bon valet de chiens et que le voici bon aide, qu'il devienne bon veneur. Et je lui veux apprendre comment il doit chasser et rechasser, requérir et prendre le cerf à force et par maîtrise ».[...]

Les grandes figures de la représentation présentées par Michel Foucault dans ce même chapitre des Mots et des Choses peuvent servir de guide à l'interprétation:

Force psychique = métaphore et allégorie du cerf.

5.

« Comme j'ai dit au début de mon livre que les bons veneurs vivent longtemps et

joyeusement et à leur mort vont au paradis. Je veux enseigner à tout homme à être veneur de façon ou d'autre. J'affirme que s'il n'est bon veneur il n'entrera jamais en paradis ».[...]

« C'est pourquoi je voudrais, puisque je suis veneur, que chacun fut aussi simple que je suis ».[...]"

« Après avoir dit comment on doit chasser les bêtes sauvages à force, je veux dire comment on les prend par maîtrise et au moyen de quels engins car il me semble que nul n'est parfait veneur s'il ne sait prendre les bêtes à force et par engin. Mais je n'en parlerai pas volontiers car je ne devrais enseigner à prendre les bêtes que par noblesse et gentillesse et pour y prendre agrément. Il y aurait ainsi plus de bêtes si on ne les tuait pas faususement et on en trouverait toujours à chasser ».[...]

Il est bel et bien question d'une forme d'éducation, d'initiation à « maîtriser » les « bêtes ». La métaphore spirituelle est forte et explicite. Rappelons que le Catharisme prêche ces idées: *On conçoit aisément que le salut consistera, pour l'âme, à se libérer de sa prison de chair, à quitter le Monde pour revenir au Royaume. Mais la mort, pour les cathares, ne la libèrera pas automatiquement du corps, pour un Jugement (auquel ils ne croient pas) qui l'enverrait pour l'éternité, soit au Paradis, soit en Enfer : il n'y a pas d'autre Enfer que le monde d'ici-bas. L'âme ne reprendra sa place auprès de Dieu que si, s'arrachant à l'oubli, elle parvient à la connaissance de sa nature divine, vérité suprême qu'une créature de Dieu, envoyée par Dieu, est venue révéler aux hommes le Christ. Seul le baptême, institué par le Christ, permet d'accéder à cette connaissance. Après quoi l'ascèse prépare la libération de l'âme. Faute d'avoir reçu le baptême, ou à cause d'une préparation insuffisante, l'homme verra son âme passer dans un autre corps. Saint Paul ne dit-il pas lui-même qu'il est déjà mort une fois ?... Cette métempsychose s'étend aux animaux : les cathares croyaient que le corps animal aussi est la prison d'un esprit céleste déchu ; et l'âme humaine peut très bien se réincarner en lui.*

La notion d'enfer correspond à celle de la désymbolisation psychotique ne pouvant être « naufragée de ce naufrage » que par la symbolisation. L'impact de cet apprentissage se fait sur l'individu mais aussi sur un collectif: ses sujets.

Le Catharisme et le Feu

A l'époque de Gaston Phoëbus, les termes et notions de « feu » étaient récurrents. Ainsi, « le mot feu a double acception qui mérite d'être expliquée. C'est, d'abord un ménage ou une famille, le feu allumant ». Pour assimiler « l'ostal laus » à un feu, il était nécessaire, aux termes de l'ordonnance de Gaston Phoëbus, que la maison vide fût habitable et que les héritiers en cultivât les terres en totalité. Le feu assimilait sans détour ce qui deviendra « le foyer » familiale dans la langue française. Le sens propre

et le sens figuré se rejoignent.

Le Catharisme.

Le catharisme est une religion du salut fondée sur la Révélation. Son Livre Saint est le Nouveau Testament. Sa prière est le Pater. L'Envoyé de Dieu, auteur de la Révélation, est le Christ, et lui seul. Le salut s'opère par l'ascèse et le baptême. Le catharisme est donc un christianisme ; il ne s'est jamais prétendu autre chose, et s'est même affirmé comme porteur de l'authentique message du Christ, à l'exclusion de toute référence à quelque autre religion que ce soit.

Le catharisme est d'abord un dualisme des deux Créations. Tout le système repose en effet sur ce qui est pour les cathares une irréfutable donnée de l'expérience : l'existence de deux ordres de réalités opposées :

1. d'une part, des réalités spirituelles, invisibles et éternelles : c'est le Royaume du Dieu bon, du « Dieu légitime », du « Dieu vivant et vrai », du « Dieu de Justice et de Vérité », dont les âmes sont des émanations, «comme les rayons émanent du soleil ». Ce Royaume, ce sont « la Terre nouvelle et les Cieux nouveaux » dont parle Jean dans son Évangile et dans l'Apocalypse ; « nouveaux », c'est-à-dire « autres », absolument différents, par essence, de la terre et des cieux visibles.
2. d'autre part, ce Monde visible, ensemble de réalités matérielles et temporelles, donc transitoires, vouées à la corruption et à la destruction. C'est dans ce Monde que le Mal se manifeste : les corps de chair connaissent la souffrance, la dégradation, la mort ; tous les vices, tous les malheurs, tous les maux, sont liés à la condition matérielle. Jean l'a dit : le Monde « est tout entier posé dans le Mal ».

Mais l'interprétation que les cathares avaient des Écritures était incompatible avec l'orthodoxie romaine. Ils ne croyaient ni au baptême par l'eau, ni à l'eucharistie, pas plus qu'à aucun des sacrements de l'Église catholique.

Le baptême se faisait par le feu ! Il consistait en une imposition des mains : c'est le baptême du feu (en opposition au baptême par l'eau des catholiques) que les cathares appellent consolament.

Le « baptême spirituel » par imposition des mains, le « consolament », est le seul sacrement des cathares d'où l'importance de la naissance du feu dans les rites initiatiques dans toute la démarche, faire naître le feu avec la cheminée Ossaloise jusqu'à son interprétation symbolique. Toute cette trajectoire constitue la « mutation du passeur » à partir de l'artefact. On ne peut le donner qu'aux adultes, car la foi, le libre choix, le consentement conscient clairement formulé, sont nécessaires : les cathares rejettent le baptême des petits enfants, ignorants du sens du sacrement, comme une aberration.

La connaissance salvatrice est de caractère initiatique : c'est une gnose ; elle ne peut venir que de l'Esprit Saint.

En effet les Cathares prétendent que l'accès à la gnose ne peut se faire que par une démarche initiatique. Qu'est ce qu'on entend par démarche initiatique?

Soit la gnose ne peut être accessible que par des initiés ayant réussi une sorte d'examen donc elle échapperait à des personnes ayant échoué. Certains êtres humains se situeraient ainsi au dessus d'autres êtres humains.

Deuxième option, cette initiation à l'image de l'esprit saint qui descend sur tous les hommes devient accessible à tous et donc, abolit toute forme de pouvoir ou de hiérarchie.

Ces deux options montrent l'origine des conflits politiques de l'époque.

Comment se place la cheminée Ossaloise considérée comme artefact? Elle génère une « mutation du passeur » inévitable donc accessible à tous. C'est pour cette raison qu'elle se trouve à l'origine d'un hérétisme face au pouvoir hiérarchisé de l'époque.

Les cathares disent dans leur Rituel qu'ils tiennent la gnose sans interruption des Apôtres, donc du Christ lui-même ; elle s'est transmise par imposition des mains c'est à dire transmission par le feu. Infusion de l'Esprit par ceux qui le possèdent déjà parce qu'ils l'ont eux-mêmes reçu, il s'agit, pour les cathares, du seul baptême véritable ; c'est un rite de transmission de connaissance par contact, en opposition au baptême d'eau de saint Jean-Baptiste, qui est un rite de purification par immersion : il « lave », mais il n'« apprend » rien. Jean-Baptiste lui même a dit d'ailleurs : « Un autre viendra après moi, plus fort que moi, et il vous baptisera par le feu et l'Esprit ». Et, de fait, le Christ imposa les mains. Ce « baptême de feu » (par opposition à l'eau), les cathares l'appelaient « baptême spirituel » . La symbolique est claire : c'est sous forme de langues de feu que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres. On l'appelle aussi Consolation, « consolament » en occitan, « consolamentum » dans les textes latins, parce que c'est le Paraclet, ou Saint-Esprit consolateur, qui infuse la gnose, «l'entendensa del be », l'entendement du Bien, équivalent occitan de la Connaissance du Souverain Bien des Gnostiques. Ainsi s'opère un mariage spirituel, la réunion mystique de l'âme emprisonnée dans le corps avec son Esprit resté au « Ciel » ; l'âme « reçoit » son Esprit ; l'Esprit vient chercher son âme, ou du moins lui révéler le moyen de se libérer pour le rejoindre.

On reconnaît ici l'argumentation développée plus haut ou dans le corps du livre quant à l'utilisation de la Cheminée Ossaloise créatrice de feu, en tant que rite initiatique « transmission par le feu » signifie « mutation du passeur ».

Leur christianisme est sans Passion rédemptrice, sans Jugement dernier, sans Résurrection. Leur théologie, leur liturgie, leur morale, reposaient sur des fondements dogmatiques en complète opposition avec ceux du catholicisme. Leur dualisme, en

particulier, apparut comme une résurgence du Manichéisme (la religion fondée au troisième siècle par le prophète persan Manès ou Mani). Si bien qu'au sein de la Chrétienté occidentale, ce christianisme « autre » fut perçu comme un corps étranger menaçant à la fois le dogme et les structures de l'Église officielle (laquelle, du XI au XV^e siècle, soumit le catharisme à une répression terrible, et finit par en avoir raison).

Depuis une quarantaine d'années, au travers notamment des travaux d'Arno Borst, de Jean Duvernoy et de René Nelli, la recherche historique, utilisant des sources inconnues ou insuffisamment exploitées auparavant, a considérablement affiné la connaissance qu'on avait jadis du catharisme, et l'a même assez profondément modifiée. Sans qu'on ait pour autant résolu la mystérieuse question de ses origines, on ne voit plus aujourd'hui le catharisme comme l'héritier direct du manichéisme persan, par l'intermédiaire de diverses sectes « hérétiques » telles que les Pauliciens ou les Messaliens.

Que le catharisme rejoigne sur des points précis la religion de Manès ne veut pas dire qu'il en découle.

L'univers conceptuel des textes cathares est totalement étranger, dans son vocabulaire, dans ses images, dans ses mythes, à celui des écrits manichéens. Au demeurant, un certain nombre de croyances fondamentales du catharisme sont antérieures à Manès, qui les a certainement puisées lui-même chez les sectes gnostiques au sein desquelles il fit son éducation : l'idée qu'il y a deux Principes créateurs opposés, que l'âme est créée et que, parcelle de substance divine, elle est exilée dans un monde mauvais, prisonnière de la Matière et du Temps qui lui ont fait oublier sa véritable essence ; l'idée que le salut doit nécessairement passer par une initiation, par l'infusion d'une connaissance **illuminatrice** ; tout cela, qui est à la fois manichéen et cathare, fut d'abord gnostique. Si bien que, plutôt que de tenter de retrouver de très hypothétiques filiations, la recherche s'oriente aujourd'hui vers certains courants du christianisme primitif qui, sans pouvoir pour autant être totalement assimilés au gnosticisme, ont pu subir l'influence de la Gnose et infléchir dans un sens très particulier la lecture et l'interprétation du Nouveau Testament. De même certains Pères de l'Église, tout particulièrement l'Alexandrin Origène (II^e siècle) ne sont sans doute pas étrangers à l'élaboration du système religieux des cathares.

Les Chroniqueurs.

L'histoire d'Hugorce de Propluce et du secret de la cheminée Ossaloise correspondent à une « augmentation » au sens des chroniqueurs de l'époque. Les sources sont aussi diverses que variées.

Il y a énormément de chroniqueurs durant la guerre de cent ans. Le Catharisme et les

répressions sanglantes ont favorisées les chroniques « romantiques ». Un des plus connu et représentatif est Jean Froissart originaire du Nord de la France.

Les Chroniques de Jean Froissart sont une source documentaire extraordinaire sur les conflits qui opposent la France et l'Angleterre entre 1327 et 1400, même si l'auteur retrace également une partie de l'histoire européenne du XIV^e siècle. Écrites dans un style vivant, remplies d'anecdotes sur le monde aristocratique, sur ses joutes chevaleresques, sur ses entrées fastueuses : jamais Chroniques ne furent aussi exaltantes ! Cependant Froissart s'adresse aux princes, et c'est eux qu'il décrit. Son œuvre fut rédigée pour un public anglo-flamand et fut sans cesse révisée au fil des années. On en connaît aujourd'hui plus de cent copies manuscrites, même si la diffusion sur le territoire français fut tardive (seconde moitié du XV^e siècle).

Jean Froissart (né vers 1337- mort vers 1410). Historien et poète français est né à Valenciennes. Historien et poète français, Jean Froissart est né à Valenciennes. Son père semble avoir exercé le métier de peintre d'armoiries. Ce dernier le destine à la carrière ecclésiastique et il reçoit l'éducation religieuse qu'on donnait alors aux clercs. Mais Jean Froissart n'a pas d'inclination pour la vie monacale. C'est un jeune homme qui aime la vie et ses plaisirs, la poésie et les récits, l'écriture, l'esprit chevaleresque... Comme Pétrarque, il a des amours contrariées dont il tire de beaux poèmes mélancoliques et courtois, où il chante la beauté et l'excellence de sa Dame (Le Dit de la marguerite, L'Horloge amoureuse, Le Paradis d'amour...). Vers l'âge de vingt-quatre ans, il part pour l'Angleterre où il devient l'historien officiel d'Édouard III et le protégé de son épouse, Philippa de Hainaut. C'est là qu'il écrit le premier livre de ses Chroniques.

Froissart reste en Angleterre de 1361 à 1369, mais il entreprend des voyages en Écosse, au pays de Galles... Il se rend aussi en France, Flandre, Espagne, Italie. Il se renseigne, recueille des témoignages et enquête. À la mort de Philippa, il connaît divers protecteurs comme le duc Wenceslas, Jeanne de Brabant, le comte de Blois. Il écrit un roman arthurien, Méliador, composé de 30 771 vers octosyllabiques. Ce roman connaît un petit succès car Gaston Phœbus en apprécie la lecture faite par Froissart lui-même, pendant l'hiver 1388-1389. Pourtant, ce n'est pas son œuvre poétique qui lui apporte la gloire, mais bien ses monumentales Chroniques, lesquelles couvrent les trois quarts du XIV^e siècle. Elles favorisent la diffusion de l'esprit chevaleresque et courtois, même si le souci de dégager le sens des événements reste essentiel chez le chroniqueur.

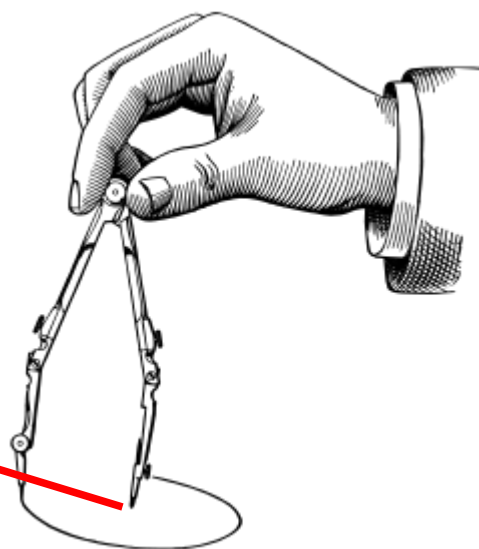
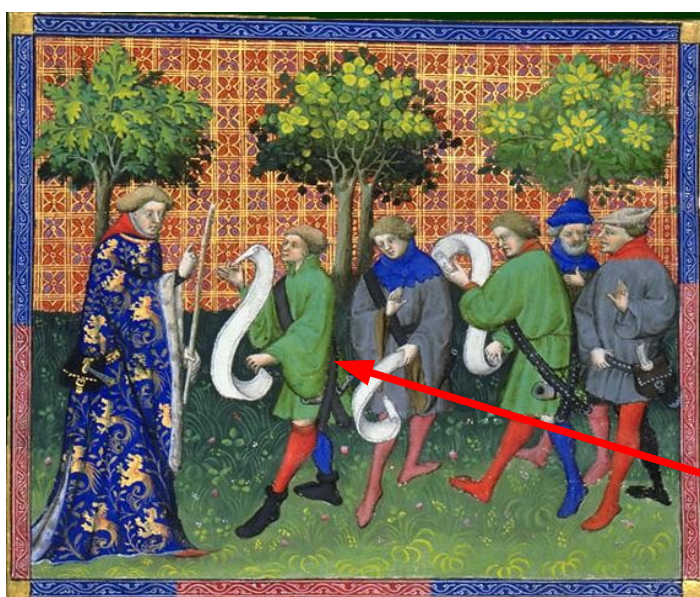
Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le rôle du commanditaire du manuscrit en langue vulgaire demeure primordial. Comme l'a souligné Michel Foucault, il n'y a pas alors de « fonction-auteur », mais une « fonction-lecteur » ou une « fonction-copiste ». Les notions d'auteur et d'œuvre n'existent pas encore au sens où nous l'entendons aujourd'hui. L'auteur est plutôt considéré – et se considère lui-même – comme un compilateur, un traducteur, un adaptateur ou un continuateur.

Pour s'imposer, il doit s'appuyer sur des sources du passé (œuvres anciennes,

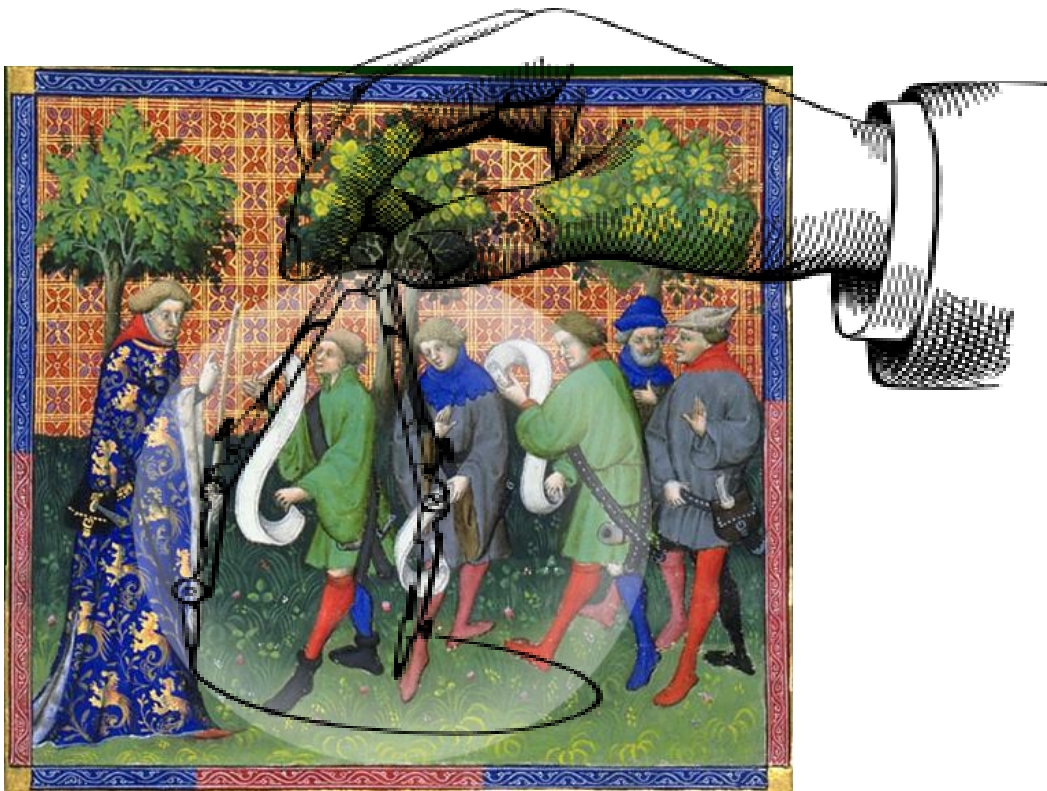
anonymes ou non, Pères de l'Église, textes bibliques et antiques), qui prêtent leur autorité à son texte et l'enrichissent. Le mot auteur vient d'ailleurs du mot latin auctor, lui-même issu du verbe augeo, augere qui signifie « faire croître, augmenter, développer ». Jean Froissart, auteur reconnu de son temps, l'entendait dans cette acception : « Je suis aucteur et augmenteur. ».

Les documents permettant la documentation sur le Catharisme vont des contre analyses théologiques aux sources judiciaires, interrogatoires conduits par l'inquisition à partir de 1234.. Elles contiennent une prodigieuse quantité d'informations sur la société du temps, et nous restituent le catharisme vécu. Quand il y est question de doctrine, de croyances comme des rites, ce qu'elles révèlent se recoupe bien avec ce que nous apprennent les autres sources. Les documents sont éparpillés dans des Musées, Mairies, Préfecture, Presbytères.. etc...

Une seconde analyse du mouvement des jambes des personnages donne des indications sur les mesures du plan de la cheminée Ossaloise si l'on considère les jambes comme des représentations de compas utilisés en permanence au moyen-âge dans tous les métiers artisanaux. Cet outil offre les moyens de tracer des cercles, des carrés mais aussi de reporter des mesures.



Le centre du cercle qui se situe à la jonction du premier groupe des valets limiers. Le mouvement des jambes avec départ et arrivée du compas: les deux jambes font un tour complet indiquant le traçage d'un cercle complet. C'est le cercle représentant la cupule indiquée plus haut déjà.

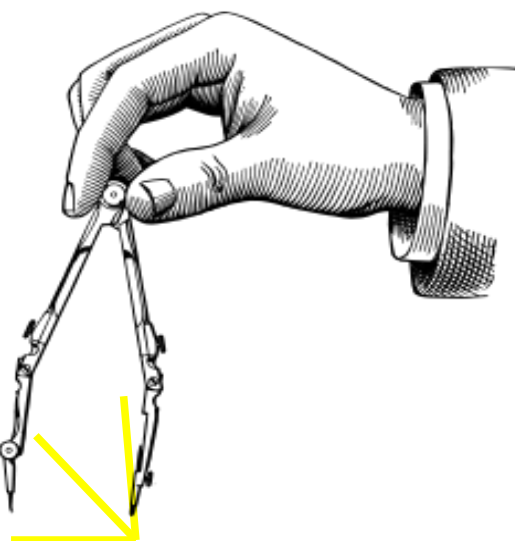
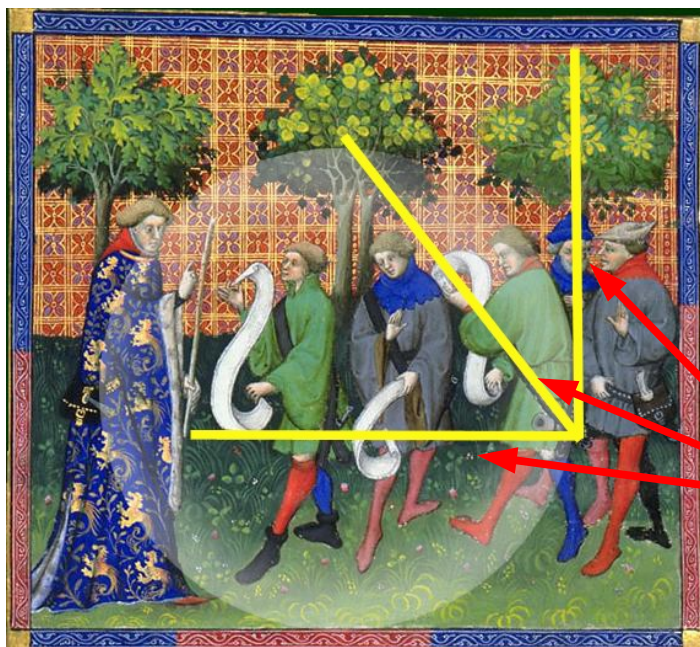


La
superposition
des deux
schémas est
explicite.

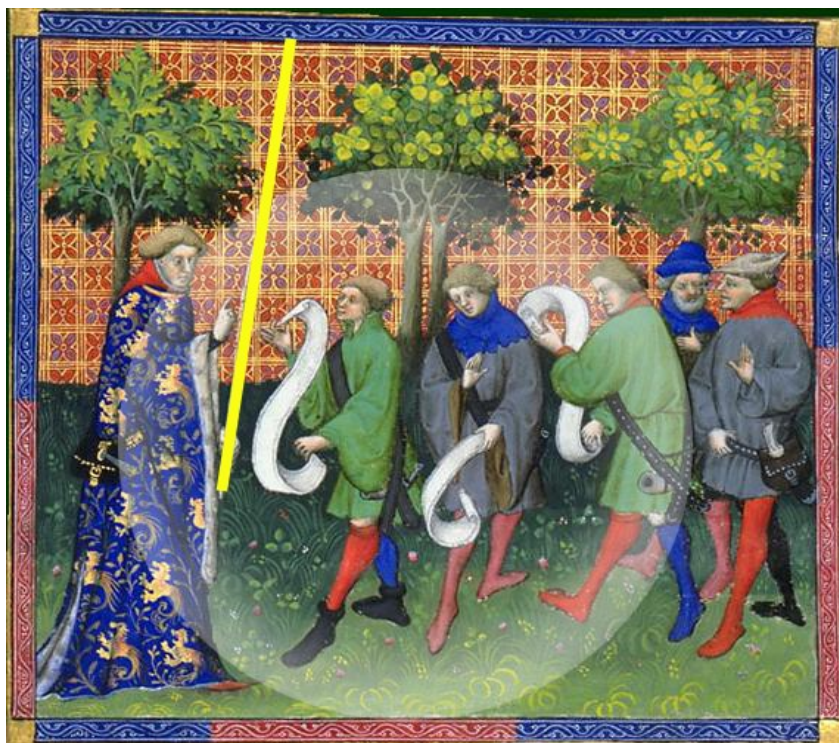
Le second groupe de valets limiers correspond au deuxième travail à réaliser avec le compas. Il y a trois opérations conjointes, les trois valets sont « collés » l'un à l'autre -comme c'était le cas dans le premier groupe de valets limiers, les deux personnages étaient collés l'un à l'autre indiquant une opération avec son départ et sa finalité.



A partir du cercle, on a vu précédemment le tracé de la cheminée dans la cupule à partir du ceinturon du personnage en vert. C'est ce tracé en particulier qui est intéressant. En effet, le mouvement des jambes des trois personnages indique trois report de longueur de ce segment (en jaune).



Ces segments donnent ainsi la profondeur de la cheminée (segment vertical jaune) jusqu'au bord de la planchette, la diagonale et l'indication (de la base du bâton du maître à l'extrémité droite du segment horizontal jaune) de la coupe de la cheminée à gauche.



A noter que cette coupe est indiquée avec un angle et non perpendiculaire à la planchette. Je réalise souvent cette coupe gauchement perpendiculairement mais il est vrai que si on réalise une cheminée assez petite, cette coupe avec angle rend la cheminée plus solide.

Voici donc le tracé final traditionnel

